

# LA FENÊTRE OUVERTE

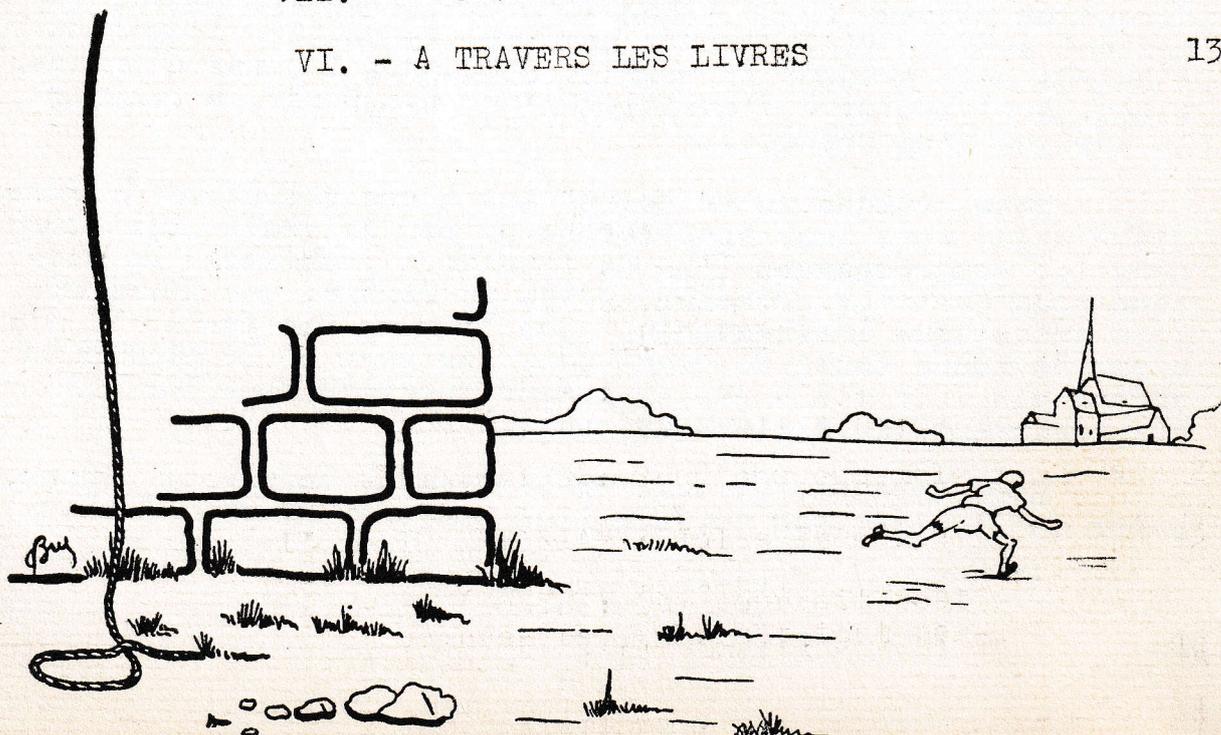
ORGANE DU CERCLE D'ART ET D'ÉTUDE  
DU PERSONNEL DE LA CAISSE GÉNÉRALE D'ÉPARGNE  
ET DE RETRAITE

## SOMMAIRE

I. - LIMINAIRE : Chantons ensemble	Page 2
II. - IN MEMORIAM : Jules Frédéric	3
III. - PEDAGOGIE : Qui pourrait tout comprendre, pourrait tout pardonner	5
IV. - ART DRAMATIQUE : a) "Nationale 6" b) Prochain spectacle	7
V. - PEINTURE : L'Exposition de 1945	10
VI. - LETTRES : Critiques	11
VII. - PHOTOGRAPHIE	12
VI. - A TRAVERS LES LIVRES	13

NUMERO 1.

MARS 1946



LIMINAIRE

CHANTONS ENSEMBLE !

Nous sommes quelque quinze cents, hommes et femmes, à consacrer à la Caisse d'Epargne les heures les plus productives de notre existence.

Nous y sommes entrés, qui il y a quelques mois, qui il y a quarante ans, pleins d'illusions, jeunes, avec l'ambition, moins d'arriver administrativement que de réaliser quelque chose. Reconnaissons-le, pour presque tous, les illusions sont mortes, les ambitions éteintes et les journées se passent à attendre ..... la bienheureuse sonnerie !

La vie commence au-delà des portes de l'administration ; en-deça, nous ne nous sentons que des rouages d'une machine ; les plus pessimistes se plaisent même à en contester l'utilité.

Nous consacrons nos soirées à nous distraire, c'est-à-dire à attendre plus ou moins agréablement l'heure du sommeil. Notre vie se passe à attendre : la fin du travail, le sommeil, le congé annuel, la pension. Et comme le cerveau est le plus paresseux des organes, nombre d'entre nous, qui avaient à 18 ans de modestes ambitions artistiques ou intellectuelles, se retrouvent à 40 ans avec l'impression d'avoir raté leur existence et murmurent : "Si c'était à refaire !" (Ce que je constate ici, est socialement très grave).

Notre Cercle a pour but de grouper ceux d'entre nous qui ne veulent pas se laisser rouiller, qui veulent un horizon plus étendu que la rue du Fossé-aux-Loups.

Il est, sur la terre, tant de choses intéressantes qui embellissent la vie : traduire sur la toile son émotion devant un paysage ou un visage d'homme, chanter, entrer en contact avec la vaste pensée humaine, accueillir l'opinion d'autrui sans préjugé ni mépris, apprendre à jouir d'un tableau, à s'exalter à l'audition d'une symphonie, à écouter la musique d'un poème...

Nous croyons qu'en permettant à nos collègues de réaliser cela, nous leur apporterons un peu de vraie joie, que nous les rapprocherons l'un de l'autre. Peut-être, en verrons-nous certains, révéler, grâce au Cercle, une personnalité artistique intéressante. Que l'on ne rie pas ! Il n'y a pas de bonne école de chant dans les pays où le peuple ne chante pas ; il n'y a pas de grands sportifs dans les pays qui réservent les plaines de sport à une minorité.

Nous ferons tout cela en camarades, pour nous amuser, parce qu'il n'est pas de joie plus profonde ni plus durable

que celle de l'art.

+  
+ +

Une section des études groupera ceux qui s'intéressent à l'histoire, à l'économie politique, aux questions sociales, à la philosophie etc...

L'Administration trouvera sans nul doute un avantage à disposer d'agents ayant une vue plus étendue que celle limitée dans l'espace par les quatre murs d'un bureau et dans le temps par les "précédents" chers à notre administration vieillie. Ces agents auront une personnalité moins docile et ce sera tout bénéfique. Mais que l'on ne nous demande pas de préparer aux examens et de chercher des solutions aux problèmes étroitement administratifs ou de provoquer la mise en vedette de fonctionnaires. Non !

La fenêtre ouverte, large, sans crainte des courants d'air apportant des idées de partout, des chansons de partout. Tant pis pour la poussière des dossiers et les poumons estropiés par de trop fréquentes courbettes.

Nous voulons chanter ; chantez avec nous !

L.N.

Allocution prononcée par M. NELIS, Président sortant, à l'Assemblée Générale annuelle du Cercle d'Art et d'Etudes tenue le 28 décembre 1945 :

Messieurs,

Mes amis du Comité m'ont prié, en tant que Président, de vous dire quelques mots en hommage à la mémoire de Monsieur Jules FREDERIC. Et pourtant, j'hésite, parce que si peu solennel qu'il soit et si mérité qu'il puisse être, il me semble qu'en le faisant, nous portons atteinte à une qualité dominante du disparu : la simplicité, l'horreur de la gloriole et du faste.

Le mercredi 21 novembre, vers 4 1/2 h., un bruit parcourut la Caisse, auquel personne ne voulut croire d'abord, mais qui était tragiquement vrai : un banal accident de roulage mettait fin à la vie de M. Jules FREDERIC, interrompant ainsi une carrière brillante qu'une nomination imminente allait couronner.

M. FREDERIC, après avoir terminé la guerre de 1914/1918 comme officier, était entré à la Caisse comme Docteur en droit. Sans doute n'est-ce point notre rôle de parler ici du fonctionnaire. Pourtant, ceux d'entre nous qui ont eu l'occasion de

travailler avec lui vantent son esprit de décision, sa promptitude à saisir l'essentiel d'un problème, son sens des responsabilités, son goût des réalisations. Une grande dignité professionnelle et humaine lui interdisait l'arrivisme mesquin si fréquent dans notre profession ; il ne devait le grade qu'il avait atteint et celui qui devait lui être conféré qu'à sa seule valeur.

Docteur en droit, il n'avait pas du droit une conception froide et abstraite de juriste, mais au contraire une vision largement humaine et sociale ; placé à la tête d'une institution comme la Caisse d'Épargne, il eût donné à celle-ci une impulsion nouvelle dans le cadre d'un pays plus jeune, dont il aurait, certes, été un grand fonctionnaire.

Il avait compris que la tourmente que le monde venait de traverser ne devait pas être une simple parenthèse et il espérait que son pays, qu'il aimait profondément, connaîtrait une démocratie plus réelle où les travailleurs auraient leur place et leurs responsabilités. Car cet universitaire à l'abord froid, un peu distant, avait une grande confiance en l'homme et en son destin ; en chaque travailleur, il voyait un homme qui devait réaliser complètement ses possibilités. C'est en raison de cette confiance en l'humanité que Monsieur FREDERIC fut aussi un homme d'action, qu'il collabora notamment à Justice Libre pendant l'occupation et que, grâce à lui, ceux d'entre nous qui estimèrent devoir prendre une part active à la lutte contre le nazisme purent le faire sans crainte pour la situation matérielle de leur famille.

Ces dehors froids, cachaient, peut-être par timidité, certainement par pudeur, une grande sensibilité que seuls purent percevoir ceux qui eurent des contacts fréquents avec lui.

Puis, derrière le fonctionnaire, on découvrait le lettré, l'homme de goût, le bibliophile. M. FREDERIC était fils de Conservateur à la Bibliothèque Royale, membre de la Jeune Belgique, frère du peintre en renom, le Baron FREDERIC. C'est dire que, dès son enfance, il vécut entouré d'art et de beauté. Doué d'une faculté de travail énorme, il s'intéressait à la peinture, suivait l'évolution de la science contemporaine, connaissait toutes les oeuvres marquantes de la littérature internationale, principalement française et Anglo-saxonne. Il lisait, dans le texte, les oeuvres flamandes, anglaises et allemandes. Il avait acquis cette culture si vaste malgré une activité professionnelle débordante. Il accueillait toutes les idées sans parti pris ni préjugé, les analysait, en assimilait ce qu'il estimait juste ; ce qui faisait de lui une personnalité marquante et attachante.

C'est pourquoi sa perte a une telle importance pour la Caisse, pour le personnel, pour notre Cercle et en particulier,

et, pour quelques-uns d'entre nous, elle laisse, en cette vieille maison, un vide irréparable.

PEDAGOGIE.

QUI POURRAIT TOUT COMPRENDRE, POURRAIT TOUT PARDONNER ! (Mme de Staël).

Le mot "Pédagogie" rappelle, dans l'esprit de beaucoup, l'image d'un instituteur rébarbatif, image formée par leur enfance qui, malgré eux, leur est restée.

Aussi, dès que l'on prononce ce mot malencontreux, nombreux ceux qui s'écrient : "Je n'ai que faire de ces grimoires; je n'ai qu'un enfant à élever, et non trente", quand ils ne vont pas jusqu'à dire qu'il vaudrait mieux supprimer une section sans intérêt, sans utilité.

Vous n'avez qu'un enfant à élever, et non trente. Ne pensez-vous pas que, par cela même, vous êtes en infériorité vis-à-vis de l'instituteur ? Il voit, lui, évoluer trente caractères différents. Même s'il n'avait pas étudié la pédagogie, avec un peu de sagacité, il pourrait observer ces caractères, noter leurs réactions, distinguer les anormaux, les normaux, les sur-normaux. Mais point n'est besoin pour nous de ces distinctions. Il ne nous faut qu'une pédagogie familiale qui étudie les rapports de parents à enfants, tandis que l'école normale voit ceux entre un adulte et des gosses qui lui sont étrangers.

L'école est faite pour instruire et les instituteurs ont pour tâche d'enseigner les rudiments de certaines sciences. Quoique certains le contestent, ils nous laissent le soin d'éduquer.

Fort peu de parents se demandent comment se tirer avec honneur d'une tâche qu'il est de loin préférable de ne pas confier à des mains mercenaires (Ce travail sera fait en conscience mais il manquera toujours l'atmosphère "famille"). Dans la majorité des cas, on se contente de l'expérience quotidienne.

Quelle différence ne mettons-nous pas entre les divers travaux que nous voulons entreprendre et l'éducation !

La guerre dont nous sortons, a fait de nous des cultivateurs. Nous n'avions, pour la plupart, jamais manié la bêche. Aussi, les conseils de l'ami qui avait déjà cultivé et les brochures de culture maraîchère nous furent utiles. Mais nous étions malgré tout sans préparation suffisante. Les plantes obéissent à des lois que nous ignorions et que nous ignorons encore. Quel fut le résultat de nos gros efforts ? Piètre, bien souvent.

Nous savions cependant que nos paysans grandissent dans le métier, qu'ils renforcent ou corrigent la tradition par des

cours, comme nous savons qu'un peintre, qu'un littérateur mettent quelques lustres à arriver à manier avec habileté pinceau et plume. Et nous, Pics de la Mirandole, nous nous établissons paysan, comme nous nous faisons maman et papa, du jour au lendemain, ayant pour tout bagage quelques rudiments d'agriculture, beaucoup de traditions et de préjugés pour l'éducation.

Voulons-nous doter (le mot doit être pris dans son sens littéral) nos enfants d'une volonté ferme, d'une habitude saine et virile de voir les événements et d'en juger ? Puisque nos écoles n'ont pas encore inscrit de cours d'éducation à leur programme, pour le bonheur présent et futur de nos enfants, intéressons-nous à cette étude aussi utile qu'attrayante.

On a fini par comprendre qu'il valait mieux consulter un médecin qu'un rebouteux. On a recours à la Faculté pour le moindre bobo de Monseigneur Bébé. - C'est un devoir, direz-vous. On ne pourrait qu'acquiescer. Nous faisons de nos enfants de grands gaillards bien bâtis. Et le jour où nous prenons le temps de parler avec eux, nous nous demandons : "Est-ce bien mon enfant ?" Eux diront : "Sont-ce là mes parents ? Ils ne pensent pas comme moi." Et l'éternelle lutte entre la nouvelle génération et l'ancienne recommence.

C'est entendu, nous avons tous notre travail, mais si la gestation d'un enfant dure quelques mois et si elle n'exige qu'un travail inconscient, celle d'un homme dure des années et il s'agit de s'y appliquer. Pour en faire un homme, il faut capter la confiance de l'enfant, il faut, pendant toute la jeunesse, maintenir le contact avec lui. Cette tâche appartient au père, mais bien plus à la maman. C'est elle qui, depuis la conception, est en contact intime d'abord, direct ensuite, avec le petit être. Elle le soigne, le caresse, lui parle ; toute son éducation première lui appartient.

Quelle sera son attitude devant le mensonge normal (vers 4, 5 ans) par exemple ? Elle heurtera, peut-être irrémédiablement, froissera, donnera, à ce qui est normal et passager, un caractère permanent. Une maman, et le papa bien sûr aussi, se demandent bien rarement ce qu'ils ont pu faire pour provoquer une scène entre eux et leur enfant. A priori, c'est le petit qui est coupable, c'est lui le méchant, l'indiscipliné ; cependant, avec un peu de doigté, avec quelques principes de psychologie enfantine, que de désagréments, que de heurts on éviterait.

Restons leurs amis, nous garderons leur amour, leur confiance et c'est chez nous qu'ils viendront déverser leurs chagrins, leurs ennuis. Nous pourrons les suivre, les guider.

Un auteur a dit, en substance, que celui qui a été heureux

dans sa jeunesse n'a plus grand'chose à envier.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Que celles et ceux qui souhaitent entendre leurs fille et fils exprimer semblable pensée pour eux-mêmes s'imprègnent de cette vérité : "L'éducation d'un enfant commence vingt ans avant sa naissance".

E.B.

ART DRAMATIQUE.

"NATIONALE 6".

Les "Loups du Fossé" nous ont invités, le 20 janvier dernier, à une représentation de "Nationale 6", pièce en 5 actes de J.J. BERNARD.

Nous sommes chez un fonctionnaire retraité. Il a pu réaliser un de ses désirs : couler ses dernières années dans une modeste maison, située au bord d'une route de grande communication, la "Nationale 6", itinéraire obligé des automobilistes se rendant "au pays des mouettes et des oranges".

Francine, la fille du retraité a, comme son père, l'imagination la plus débridée. Elle fait, en pensée, de grands voyages, avec toutes ses autos qui filent sur la route. Elle les suit jusqu'aux bords du Lac Léman, à la Côte d'Azur, en Italie, en Grèce, en Egypte et même aux Indes.

C'est par la route, au surplus, que lui viendra un Prince Charmant. Et de fait, elle va vivre son conte de fée car son Prince Charmant lui arrive.

C'est un jeune peintre: Robert. Il accompagne son père, Antoine Vannier, romancier célèbre, qui a décidé de visiter les Indes. Une culbute dans le fossé qui borde la route a interrompu leur voyage et la première maison où ils peuvent demander de l'aide est celle du vieux retraité.

Dans le modeste logis, ils sont accueillis avec joie. N'est-ce pas le bonheur qu'attendait Francine, qui est entré avec eux ? Le romancier s'accommode très bien du contretemps qui les immobilise. Le charme de la maison - havre insoupçonné - la gentillesse des hôtes, le retiennent. Pourquoi chercher au loin des plaisirs qui le laisseront insatisfait ?

D'abord revêche et bougon, Robert sort ses pinceaux et peint le portrait de Francine. Pendant les séances de pose, il lui dit quelques mots flatteurs, compliments banaux d'un peintre à un modèle de choix. Propos flatteurs qui transportent de joie père et fille, à la pensée qu'ils voient deviner les intentions du jeune homme. Et alors que toute la maison s'apprête à recevoir et à fêter comme il convient la demande

de Robert c'était le vieux romancier qui se disposait à solliciter la main de la jeune fille. Et, le coeur ulcéré, le vieux Michel brisera la bouteille de champagne qu'on se disposait à boire pour fêter l'événement.

Et les Vannier s'en vont, laissant meurtris des gens qui, un instant, avaient espéré toucher le bonheur. Un laps de temps cette triste méprise laissera désespérés le vieux retraité et sa fille, mais les deux rêveurs impénitents retourneront à leurs consolantes chimères.

Pièce toute en nuances, où rien n'est appuyé, elle nous plonge dans une atmosphère simple et délicieuse. Elle semble bien anodine, quand elle nous convie à estimer à leur juste valeur, le bonheur tranquille et la fraîcheur du coeur. Et pourtant, elle devient émouvante, quand chacun sent qu'il y a mal-donne et que le grand bonheur n'est pas encore pour cette fois. Pas de longues tirades, l'essentiel, et néanmoins le spectateur suit le déroulement des pensées de chaque personnage. Le déroulement, toutes, est plutôt artificiel.

Le climat de la pièce, qui exige de la part des interprètes un sens aigu des nuances, a été bien rendu. Mme Coutele fut une Francine très fleur bleue et enthousiaste à souhait. Avec elle, M. Cuvelier forme un couple parfait de rêveurs éveillés, sans cependant tomber dans le factice qui les guettait à chaque instant. M. Dejonghe était très à l'aise dans le rôle du romancier, analyste froid et sûr du coeur des autres et qui, une fois qu'il s'agit de lui, se leurre sur la solidité du bonheur à attendre d'une union disproportionnée. M. Jacques semble moins naturel dans le rôle du jeune homme désinvolte et conquérant. Le rôle d'Eliss, la mère, interprété par Mme Wéry, était plus effacé, d'ailleurs un peu trop négligé par l'auteur.

Excellente soirée, montrant les "Loups du Fossé" en progrès marqué. M. Vaillant, régisseur, sut admirablement tirer parti du large plateau de l'ancien Théâtre du Marais et réaliser une mise en scène soignée à tous points de vue.

Let.

Les "Loups du Fossé" interpréteront, le 13 avril prochain, au Théâtre du Marais : "L'Empire de Darius".

Après "Nationale 6", qui obtint, en janvier dernier un si vif succès, les "Loups du Fossé" ont mis sur le chantier, à l'intention de leurs fidèles spectateurs, une pièce "L'Empire de Darius", d'un auteur belge, M. Maurice TUMERELLE.

Ce n'est, comme son titre pourrait le faire croire, ni un vaudeville dans le genre d'"Epinard II", ni une reconstitution historique. "L'Empire de Darius"; c'est simplement le nom d'un bateau, d'un de ces chalands qui traînent leur charpente sur les canaux et rivières de Belgique et de France. Son évocation suscite chez la fille d'un éclusier le désir de s'évader

de sa vie monotone, éternellement la même, et de sillonner le pays au gré des aventures... Elle croit, un moment, son espoir réalisé. Elle se voit, entrant "dans le port de Paris", au gouvernail de l' "Empire de Darius". Malheureusement le pilote est marié et c'est à l'écluse d'Amont, son écluse, où elle est née, où elle a vécu, qui constituera le terme de son voyage.

Ce petit chef-d'oeuvre (il comporte 3 tableaux) a le grand mérite de nous transporter, chose assez rare au théâtre, dans un milieu populaire. M. TUMERELLE, délaissant le traditionnel salon et le monde élégant de la presque totalité de la production française, met en scène des gens du peuple avec leurs défauts et leur bon sens. Il nous les montre simples, naturels, étalant leurs sentiments sans les déformer. C'est une véritable tranche de vie humaine. Et cela, dans cette ambiance d'une écluse où se meuvent les remorqueurs avec leur bruit de moteur, de sirène, de chaînes, où piétinent les chevaux sur le chemin de halage, où fusent les réparties amusantes des marinières, le tout auréolant la logique de Constant, l'éclusier-adjoint, que l'esprit vagabond des gens de mer épouvante et qui reste le fonctionnaire zélé, le représentant du Gouvernement, sans qui, affirme-t-il, il ne pourrait y avoir de marine.

Nous vous engageons vivement à assister à cette belle représentation qui se donnera le samedi 13 avril prochain, au Théâtre du Marais. Et vous, qui avez goûté pleinement l'exécution de "Nationale 6", n'oubliez pas de faire de la propagande autour de vous et d'y amener certains de vos amis qui n'ont que méfiance à l'égard du théâtre d'amateurs.

"Les Loups du Fossé" sont vos camarades, des camarades qui se privent de loisirs pour vous régaler quelques heures ; aidez-les, soutenez-les.

Pour vous rendre la soirée plus agréable encore, un grand bal suivra la partie théâtrale (qui ne sera pas très longue, la pièce ne comportant que 3 tableaux). Nous espérons y voir réunie toute la belle jeunesse qui peuple actuellement notre administration, de même que... les autres ! Et si vous vous amusez, alors, nous danserons, mettons... jusqu'aux petites heures...

AVIS : Jeunes gens que l'art dramatique intéresse, inscrivez-vous à la section "Les Loups du Fossé", chez M. Cuvelier. (service Médico-Social).

Nos fêtes sont toujours données au bénéfice d'oeuvres qui touchent le personnel de l'Administration. Assister à ces fêtes, c'est donc faire oeuvre de philantropie. M.V.

PEINTURE.

L'EXPOSITION DE 1945.

Je ne croyais pas devoir écrire un article quand j'ai visité l'exposition. Aussi, deux mois après qu'elle a fermé ses portes, m'est-il difficile d'en faire une critique détaillée; mais ce recul permet déjà plus aisément de formuler une impression d'ensemble.

Dire que cette exposition est meilleure que la précédente serait banal, et le contraire, désespérant. Ce qui importe, c'est de chercher les causes de cette amélioration et, par là même, le sens qu'elle a pris.

La remarquable élévation du niveau moyen est due, en partie, à la disparition d'éléments de moindre valeur artistique. Je crois qu'ici, une explication est nécessaire car je ne doute pas qu'on me trouve un peu sévère. On me dira qu'il s'agit d'amateurs et que chacun prend son plaisir comme il l'entend. D'accord. Libre à quiconque d'étendre, avec plus ou moins de bonheur, de la couleur sur une toile. Cela peut suffire à contenter certains goûts, à charmer certains yeux. Mais si l'on prétend toucher à l'art, si l'on en fait une manifestation publique, le public a le droit de défendre l'art. Certains ont compris que leurs ambitions excédaient leurs possibilités : ce n'est pas un mince mérite.

Mais à cette cause passive s'ajoute l'augmentation de la valeur intrinsèque des oeuvres, et de là vient notre satisfaction. Certaines acquisitions de métier se révèlent dans la mise en page, dans la manière d'étendre la pâte et surtout dans le choix et la répartition des couleurs. D'aucuns, qui ne nous avaient présenté que des exercices, nous ont, cette fois, montré de vrais tableaux.

Deux tendances se manifestent parmi nos peintres : il y a les "disciples" et les "indépendants". J'avoue qu'à ceux-ci vont mes préférences. Je reproche aux premiers une fidélité trop confiante au goût du professeur pour tel sujet, pour telle gamme de couleurs. Un professeur est, avant tout, un maître de technique; pour le reste, il ne peut donner que des indications. S'il est admissible qu'il lutte pour faire partager sa conception, il ne peut pas l'imposer, car il en arrive ainsi à supprimer toute réceptivité artistique chez ses élèves et à ne former que d'habiles copistes de sa propre oeuvre.

Nous demandons plus. Dans un tableau, ce n'est pas un paysage, un portrait, une nature morte que nous cherchons, mais bien l'artiste.

L'élaboration d'une oeuvre d'art, c'est la recherche d'un équilibre entre la représentation formelle objective et l'expression d'une sensibilité subjective. Que la balance

penche trop fort de l'un ou de l'autre côté, et l'on aboutit soit au travail appliqué d'un artisan, soit à des débordements lyriques dont la peinture moderne nous offre quelques exemples excessifs ; mais l'art n'y trouve pas son compte.

C'est-ce qu'ont très bien compris les "indépendants". Ils offrent à l'émotion une âme sans rempart, un cœur découvert, que ne défend nul à-priori. Il leur importe d'exprimer des sentiments bien à eux, et ils ne recherchent dans un enseignement qu'à perfectionner et à discipliner leurs moyens naturels. Ils refusent les satisfactions faciles que peut leur procurer une virtuosité pure aboutissant à des réussites photographiques, pour aborder le domaine de l'interprétation. Et ceci ne paraît plus contenter certains, que semble tenter la création ; mais peut-être est-ce encore inconscient ?

Je ne trahis aucun secret en disant que les peintres Léon DEVOS et Jan VERVISCH, qui composaient le Jury, furent véritablement surpris par la qualité d'ensemble de ce salon, et estimèrent que les meilleurs éléments pouvaient rivaliser avec certains professionnels.

Un soin tout particulier avait été apporté à la décoration de la salle, et un très bon éclairage servit les œuvres exposées.

Le très nombreux public qui visita l'exposition s'en montra favorablement impressionné. Ce fut, je l'espère, une encourageante récompense pour les participants.

V.R.

LETTRES, CRITIQUES.

"Mrs PARKINGTON, DE LOUIS BROMFIELD.

La production littéraire américaine de ces dernières années, qui nous est restée inconnue pendant la longue période d'occupation, commence à pénétrer parmi le public européen. Et les quelques œuvres qui nous sont déjà parvenues nous prouvent, à suffisance, que les romanciers d'outre-Atlantique n'ont rien perdu de leur vigueur, de leur souffle, de leur talent.

Mrs PARKINGTON (1) notamment, l'un des derniers romans de Louis BROMFIELD, ne fait pas démentir la réputation du célèbre auteur de la "Mousson". C'est l'histoire d'une jeune américaine de l'Ouest qui, mariée à un homme d'affaires sans scrupules, mais de grande envergure, devient l'une des femmes les plus riches du monde.

L'auteur nous raconte sa vie par un procédé très original. L'action se situe dans le présent, alors que l'héroïne, au soir d'une vie longue et mouvementée, essaye d'assurer le bonheur de sa petite-fille, seul être de sa famille en qui elle rencontre

(1) Edition Jeheber, Genève.

son image. Mais, par d'habiles rappels du passé, BROMFIELD ressuscite les principaux épisodes de l'existence de l'aïeule, une existence riche en événements et en drames.

C'est aussi, pour l'Européen, une pénétration directe dans l'essence même de la société américaine. L'un des leit-motiv du roman est le gigantesque conflit qui, dans ce pays prodigieux, oppose les hommes d'affaires à l'ancienne mode sans scrupules, sans mesure et les tenants d'un système plus juste, plus humain, plus démocratique qui finissent pas s'imposer avec Roosevelt et son New Deal.

L'auteur prend position également contre la puissance néfaste de l'argent, montrant ses effets maléfiques sur toute une famille. Le Major Parkington amasse une fortune colossale, laquelle, par son ampleur démesurée, fait le malheur de tous ses descendants.

En résumé, un roman d'une densité extraordinaire que nous plaçons sans hésiter sur le même plan que "La Mousson".  
A.D.

#### PHOTOGRAPHIE.

Notre éminent délégué, M. Homez, vient de prendre sa burette à huiler la section et sous les instances de quelques purs, a décidé un nouveau départ qui, espérons-le, sera foudroyant. Après le rodage nécessaire, il est hors de doute que nos chasseurs d'images secoueront leur léthargie imposée de cinq années et essayeront de faire de grandes enjambées pour récupérer le temps perdu.

Dans une première réunion groupant une bonne quinzaine d'amateurs, il a été décidé de créer un petit noyau dynamique destiné à entretenir le feu sacré.

En premier lieu (noblesse oblige !) M. Homez, comme le chef de musique, dirigera de son mieux la section, au point de vue administratif.

Ensuite, M. Caignie (le poète de l'équipe) nous révélera l'art de voir le beau en photo et à cet effet, organisera très prochainement une série d'excursions guidées. Enfin, votre serviteur tiendra le rôle de cordon bleu, et s'occupera de la cuisine, c'est à dire du côté technique et pratique de la photographie.

De multiples causeries, d'intéressants concours, des expositions, des visites commentées de divers salons

sont autant de points inscrits à notre programme.

De plus, nous trouverons régulièrement ici, la boîte aux lettres, réclamée par plusieurs d'entre nous; oui, toutes les questions, pour peu qu'elles se cantonnent dans le point de vue photographique, trouveront une réponse claire.

D'autres nombreux points sont encore à l'étude et seront communiqués plus tard.

Comme on peut le voir, il y aura de la matière !

De plus en plus, la photographie se vulgarise; de plus en plus aussi, le nombre d'amateurs grandit et l'on voit chaque jour davantage, ceux-ci s'occuper personnellement d'accomplir leurs travaux. Mais si la technique prend de l'essor il n'en est pas tout à fait de même dans le domaine de l'art. Aussi, nous efforcerons-nous à former une section où le goût du beau sera le principal objectif.

Ceci vous intéresse-t-il ? OUI ?

Alors : faites-vous inscrire chez notre délégué :  
M. HOMEZ (Economat).

M.B.

#### A TRAVERS LES LIVRES.

Reprenant une tradition interrompue par la guerre, des jurys d'hommes de lettres, réunis à Paris en décembre dernier, ont attribué quelques prix littéraires renommés.

Le prix GONCOURT, le plus célèbre et le plus recherché, a été décerné à "Mon Village à l'heure allemande" oeuvre d'un jeune auteur alsacien : Jean-Louis Bory, Professeur au Lycée de Haguenau. Comme son titre l'indique, ce roman retrace en une suite de petits tableaux, la vie dans un village français pendant l'occupation. Satire réaliste, caustique, violente. Avec une ironie mordante, l'auteur dépeint la triste faune villageoise qu'il a pu observer pendant ces sombres années : collaborateurs, mercantis, courtisanes, personnages très peu reluisants. Gageons que le village qui se reconnaîtrait dans cette peinture n'édifierait pas une statue au jeune professeur.

Henri Bosco, romancier plus âgé, ayant déjà une douzaine d'oeuvres à son actif, a remporté le prix "Théophraste Renaudot" avec "Le Mas Théotime" Hymne à la gloire des champs, des paysans, de leurs travaux, cette oeuvre marie heureusement l'action et les descriptions du paysage provençal, si lumineux

Enfin, "Drôle de jeu", de Roger Vailland a été récompensé par le Prix Interrallié. "Drôle de jeu", c'est le jeu

continuel avec la mort qu'ont vécu les milliers de résistants du maquis parisien. Car c'est la vie de ce maquis de la capitale que l'auteur ressuscite, avec son atmosphère toute spéciale d'inquiétude, de danger, de passion, d'héroïsme. Livre qui plaira au grand public.

+  
+ +

Parmi les nouveautés de ces derniers mois, signalons d'abord : "Pour qui sonne le Glas", du grand romancier américain Hemingway. Roman célèbre, popularisé par l'écran, qui fait revivre en ses pages brûlantes, passionnantes, la tragédie des républicains espagnols dans leur lutte désespérée par la défense de leur idéal.

"Années Vertes", le dernier né d'A.J. Cronin. Avec la même maîtrise que dans "La Citadelle" l'auteur étudie les réactions d'un adolescent qui se donne entièrement à la médecine.

Deux traductions russes: "Contes de ma Patrie" d'André Platonov, récits de guerre dont les protagonistes sont des paysans, des soldats, qui, dans leur simplicité, allient leurs convictions révolutionnaires à un sens inné des grandes traditions de leur patrie.

"Les Jours et les Nuits de Stalingrad" où C. Simonov décrit, avec un art sobre dénué de tout artifice, l'enfer que fut cette bataille titanesque.

Pour les amateurs de critique littéraire, l'étude de E. Bricbet, sur les "Ecrivains intelligents du XXe siècle" apportera quelques vues pénétrantes, sur des auteurs tels que Proust, Valéry, Gide, considérés sous l'angle de la prédominance de l'intellect.

Enfin, les amis de Simenon goûteront avec plaisir : (1)  
"Je me souviens" où l'auteur reconstitue avec son talent habituel, l'atmosphère du quartier populaire liégeois qui a abrité ses premières années.

A.D.

---

(1) Premier recueil autobiographique de l'auteur.